

Voyage en Italie

Pierre Ouellet

Volume 36, numéro 3 (213), juin 1994

Des poètes d'Italie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32169ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellet, P. (1994). Voyage en Italie. *Liberté*, 36(3), 5–12.

VOYAGE EN ITALIE

Montaigne nous a ouvert la voie, Stendhal nous l'a pavée. Une route achalandée relie depuis des siècles la langue française à l'Italie. Le songe d'Énée se réalise dans chaque rêveur : fonder à rebours cette terre mythique où la Divine Comédie, la chapelle des Scrovegni, les Madrigali spirituali auront vu le jour et l'auront donné aux œuvres que nous portons. Notre culture croît sur les rives du Tibre et de l'Arno, s'étend dans la plaine du Pô jusqu'au Lido, s'étale jusqu'au Vésuve par la baie de Naples, pour se répandre ensuite par toute l'Europe et franchir l'Atlantique. Nous sommes tous des Italiens, non pas de naissance, mais de cette Renaissance parmi les ruines, dont nous sommes le fruit lointain, longuement mûri. Depuis Dante, l'Histoire est en gestation : une civilisation entière en est le rejeton. On n'a pas encore coupé le cordon : c'est par cette voie que l'on respire. On se nourrit du rêve que Rome et Florence incarnent, villes légendaires où l'art et la poésie ont élu domicile depuis leur plus jeune âge, depuis leur genèse.

Des rimes de Cavalcanti aux vers libres d'Ungaretti s'étend un territoire plus vaste que le temps : on le parcourt au pas d'une mémoire qui nous dépasse de plusieurs têtes, on le franchit d'un coup d'ailes que notre imagination nous donne dès qu'il s'agit d'envisager l'avenir. C'est un voyage aux sources, une anamnèse, le pèlerinage que tant d'écrivains de langue française ont entrepris vers cette terre mythique où le Moderne aura pris naissance dans les ruines de l'Antique. C'est une traversée du miroir, pour y toucher sa propre image jaunie par le temps, y lire dans ses rides son propre avenir recommencé, depuis l'âge ancien où Dante a su prédire, cercle par cercle, l'Enfer que l'on vit encore, sur quoi reposent les Paradis qu'il peint aussi, pour nous aider à traverser l'Histoire.

On récrit l'Énéide à chaque décennie : on repart découvrir l'Italie. C'est ce qu'on tente ici, car la littérature n'a pas cessé de naître et Rome d'être fondée, ville éternelle qu'il faut à tout instant « éterniser ». Une langue, un pays, dont les

fondations tiennent dans ces pierres l'une sur l'autre posées qu'on appelle poèmes, voilà le territoire que l'on explore, comme s'il était le sien propre, paysage intérieur où naître à sa mémoire, qui est plus qu'une terre et plus qu'une langue, le lieu où l'espace et le temps confondus nous placent devant cette seule réalité : la parole fondatrice qui apprend aux langues à se parler, aux pays à se nommer, la parole poétique que Dante après Virgile aura su forger pour nous créer un monde dont l'histoire continuée par-delà les mers et les siècles nous montre qu'il est aujourd'hui encore l'univers de notre pensée, tout juste agrandi d'un continent ou deux, comme l'Enfer se creuse d'un nouveau cercle, le Paradis s'accroît d'une nouvelle sphère, les limbes s'étendent sur toujours plus d'infini, sans que rien ne change sinon l'accent avec lequel on parle les langues, le nom grâce auquel on fonde les pays.

Le voyage en Italie est le chapitre clé de tout roman d'apprentissage : Goethe y emmène Wilhelm Meister pour en ramener ses Élégies romaines, Liszt y vivra ses Années de pèlerinage, Poussin s'y sera fait la main à l'ombre des œuvres d'un Jules Romain. Toute l'Europe repose sur ce socle : la botte italique pataugeant dans la mer, qui éclabousse le Nord et jusque ce continent lointain, plus au nord encore, d'où partiront Grandbois, Borduas et tant d'autres après eux pour y tailler leur part d'héritage, car tout l'art est là, dans ce legs des siècles matérialisés en espace que l'on parcourt des yeux, comme l'on fait du ciel qui le surplombe, dont on admire le bleu. Détour obligé de l'art et du poème, l'Italie est l'itinéraire du verbe et de l'image qui se retournent sur soi pour dire et voir cette bouche ou ces yeux qu'ils ont ouverts à l'homme pour la première fois, quand les dernières noirceurs se sont à jamais dissipées. Léthé de terre avancé dans la mer où tout à la fin tombe dans le plus grand oubli, que l'art et la poésie remontent jusqu'à la source où la mémoire des mots et l'espace du regard coïncident dans tel tableau à peindre, dans tel poème à composer. L'avenir de l'art réside dans ce passé détourné,

dans cette origine sans cesse recommencée dont on fait la fin de toute expérience esthétique. Tout vers, tout dessin mènent à Rome, en un trajet qui épouse les mouvements les plus subtils de la lumière quand elle se pose dans un mot ou dans une forme. Le poème : l'écho qui nous revient des mots que l'on adresse à cette Italie lointaine.

Je parle d'un fantasme, d'une Italie mythique qui n'existe que dans l'esprit : une Atlantide, cathédrale engloutie, Ur sac-cagée, Rome qu'Alaric va bientôt piétiner. Mais une mémoire persiste dans toute vision, comme si l'Italie mentale dont je parle était l'indélébile mais invisible point de fuite qui donne à chaque tableau que l'œil du voyageur parcourt, du Frioule à la Campanie, de l'Ombrie jusqu'au Piémont, la perspective temporelle où se superposent au réel les multiples couches imaginaires de l'histoire, les vernis de la durée qui font briller de mille éclats les ciels et les mers et jusque la terre ferme dans les paysages naturels que l'on traverse, personnage dans l'œuvre peint, figurant d'une scène où c'est à la lumière elle-même que l'on fait son portrait, plus vrai que nature.

On ne parle pas de ce pays sans évoquer cette mystérieuse évidence : l'Italie n'a d'un pays que le nom. Elle est un État, mais un état d'âme, un état d'esprit, un état de choses qui n'est jamais fini. Sa réalité, qui englobe la fiction, dépasse l'imagination. Elle est, je l'ai dit plus haut, civilisation : son berceau et peut-être son tombeau — rempart contre la barbarie, je rêve que c'est là que viendront mourir, au bord de la Méditerranée, les plus beaux rêves que l'humanité se sera permis et peut-être les plus terribles, car cette espèce d'empire de l'esprit que ce pays n'a cessé d'être par-dessus Rome en ruine et impitoyablement pillée se paye d'un grand prix, celui de l'illusion, du rêve justement, de l'utopie, dont notre réalité d'aujourd'hui si peu apte à la rêverie lui présente effrontément la facture, qu'il faudra bien acquitter. Du coup, c'est l'Italie rêvée, cette Rome de l'art qui menace ruine, ce pays de cocagne où la pensée abonde que l'on accule à la faillite, car penser n'a

plus de prix, le poème n'est plus coté, et la valeur des mots baisse chaque jour sur le marché des changes.

Une anthologie est une gerbe, d'abord, déposée sur le monument de l'Histoire, qui a la tête de Dante, ici, le torse avec un cœur, dedans, de Foscolo ou Leopardi, les jambes solides, qui ont marché deux guerres, de Montale et d'Ungaretti, mais c'est aussi, bien plus encore, un bouquet de phrases, de vers, une « salve d'avenir », dirait René Char, contre ce silence de pierre où l'on tient aujourd'hui le poème, enterré sous le bruit des discours de haine. Dire l'Italie vivante, par cette parole vive coupée fraîche dans les champs où elle pousse encore, après des siècles et les jachères où elle a vécu en quarantaine de l'Histoire. L'offrir, cette langue à plusieurs voix, florilège non pas des plus célèbres espèces, dont on connaît tout de suite le parfum, mais des spécimens encore rares, auquel le flair ne s'est pas habitué — intrigué, fasciné et parfois agacé par telle odeur qui ne lui rappelle rien ou tant de choses mélangées, comme dans les greffes et les croisements, qu'il n'y sent qu'une vague effluve émanée de jeunes boutures ou de surgéons encore verts, qui ne sont que promesses de fleurs.

Zanzotto n'y est pas, ni Luzi, non plus que Sereni, Fortini et autres Bertolucci, déjà largement connus du public francophone. De cette génération, seuls Piero Bigongiari et Luciano Erba figurent ici, par des poèmes inédits, qui font entendre une voix avec laquelle nous ne sommes pas familiers¹. Ces poètes annoncent la génération qui suit, dont Giuseppe Conte seul, parmi ceux que nous avons retenus, a vu quelques-unes de ses œuvres traduites en français², les autres, Jolanda

1. De Piero Bigongiari on peut lire en français *Les Remparts de Pistoia*, traduit par Philippe Jaccottet et André Ughetto (Sud, 1988, repris à La Différence, 1994), *Ni terre ni mer*, traduit par Antoine Fongaro (La Différence, coll. « Orphée », 1994), et de Luciano Erba on trouvera *L'Hippopotame*, traduit par Bernard Simeone (Verdier, 1992).

2. *L'Océan et l'Enfant* et *Le Manuscrit de Saint-Nazaire*, chez Arcane 17, en 1989, et *Les Saisons*, dans les Cahiers de Royaumont, en 1989 aussi. Ces trois livres ont été traduits par Jean-Baptiste Para.

Insana, Anna Cascella et Pietro Tripodo, ayant acquis en Italie une renommée dont l'écho ne s'est pas encore fait entendre dans notre langue : leurs œuvres sont lues, connues, primées — on les fait enfin connaître par quelques-uns de leurs poèmes les plus récents. Paolo Ruffilli, Gilberto Sacerdoti et Claudio Damiani, de la même génération que des poètes plus fameux comme Valerio Magrelli et Milo de Angelis, poursuivent une œuvre encore jeune, dont l'originalité s'affirme de livre en livre, attirant l'attention des poètes d'ailleurs qui commencent à les traduire. Marco Tornar et Daniele Pieroni, poètes dans la trentaine, ont aujourd'hui acquis une maturité qui impose leur présence dans cette anthologie qu'on a voulu prospective plutôt que rétrospective : ils disent combien l'avenir s'enracine dans une tradition, où ils puisent leur force. Ces poèmes témoignent de la poésie présente, peu importe la génération de leur auteur ; ils ont été écrits au cours des dernières années, sinon des derniers mois. Ils montrent, en coupe, la poésie italienne des années quatre-vingt-dix, avec ses strates d'âges divers — Bigongiari né dans les années dix, Tornar dans les années soixante, à plus de quarante-cinq ans de distance —, ses couches successives de générations dont certaines supportent le poids d'une histoire lourde de sens sur laquelle les autres s'appuient avec moins de gravité.

Tous portent l'insoutenable légèreté de la poésie italienne tout entière, dont leurs poèmes gardent une mémoire vivante, nourrie au souvenir constamment ressuscité de Guido Cavalcanti et de Giorgio Caproni, de Gaspara Stampa et de Margherita Guidacci, parce que la poésie d'Italie ne supporte pas l'oubli, elle qui voyage dans le temps pour revivre non pas ce roman d'apprentissage que nous vivons, nous, étrangers, dans notre itinéraire spirituel vers Rome ou vers Florence mais, littéralement, ce « poème de formation », ce *Bildungsdichtung*, oserai-je dire, qu'incarne depuis toujours la mémoire poétique de ce pays, dont la langue et le nom sont synonymes de lyrisme, si l'on veut entendre par ce mot la mise en chant

d'une histoire, l'Énéide sans cesse recommencée dont tout auteur et tout lecteur qui l'accompagne seraient le héros.

Deux tendances dominent : l'autobiographique, avec ses formes narratives les plus nues, du souvenir d'enfance au récit anecdotique, et le mythologique dans ses aspects les plus baroques, de l'ellipse hermétique à la surcharge onirique. Les uns se souviennent du Canzoniere d'Umberto Saba, les autres du Galatée au bois d'Andrea Zanzotto ; les uns et les autres d'une rencontre des figures les plus fortes du mythe avec les images les plus intimes du moi chez un Montale (Xenia, Satura) ou un Ungaretti (Vita d'un uomo). Le lyrisme caractérise l'une et l'autre formes, ne cédant jamais devant le récit pur ou la froide sentence. Cette poésie, souvent narrative, philosophique parfois, ne quitte pas le chant : son lieu d'élection depuis Dante, depuis Pétrarque. Elle renoue avec la rime, le mètre, joue de toutes les tensions entre la phrase et le vers, s'appuie d'un pied sur tel accent, bancal, pour aussitôt sauter sur l'autre, dans un mouvement qui emporte la voix, déboulant l'escalier monumental des strophes l'une sur l'autre empilées pour prendre son envol, sa chute lui donnant des ailes, l'élan qui la précipite en l'air où elle dure longtemps après que le silence est tombé. Le poème long, chez Bigongiari, *Insana*, *Damiani*, reprend sa place au côté des formes brèves que pratiquent Erba, Tripodo, Sacerdoti. L'histoire intime et la fable mythique s'expriment tantôt dans la concision, lorsque Giuseppe Conte nous invite avec « Mercure à Miami » ou qu'Anna Cascella nous sculpte en quelques vers ses « Figurines » ou ses « Statuette », mais elles savent aussi s'éployer large dans les grandes compositions d'un Bigongiari, d'une *Insana*, ou dans les « Fireworks » de Pieroni qui font écho à la « Géométrie » du premier comme au « ciel ouvert » de la seconde. Un foisonnement de formes, les unes sobres (Ruffilli, Tornar), les autres extravagantes (*Insana*, Tripodo), caractérisent cette poésie de la fin du siècle, qui ne cherche plus à faire école comme ce fut le cas des « hermétistes » jusqu'au « groupe 63 »

et même au-delà, mais à marquer son rapport individuel à l'Histoire : un « idiolecte », mais éminemment communicatif, plutôt que la langue d'un groupe, fermée sur elle-même, définit aujourd'hui le mode poétique d'expression du monde, dont l'objet n'est plus le Soi propre ni l'Humanité entière, encore moins le Cosmos, mais l'unité retrouvée du Moi et du Mythe dans l'univers à la fois personnel et collectif que le poème révèle et met en forme.

Il fallait à chaque poète un accompagnateur dans notre langue, un guide dont la connaissance intime du français d'ici lui permette de jouer avec modestie le rôle non tant d'un cicérone que d'un Virgile auprès de ces modernes Dante à qui l'on fait traverser l'Atlantique. Les poètes savent incarner ce rôle : jeter le pont entre deux langues par-dessus l'océan qui les sépare malgré d'étroites parentés. Rapprocher deux continents dans une même dérive l'un vers l'autre, où le français se penche sur l'italien, y sentant à rebours une inclination pour ce qu'il recèle d'une lointaine latinité, au travers tant d'origines communes et des destins divergents qui se sont toujours attirés. C'est une recreation qui en résulte, parfois, proche des nontraductions chères à Jacques Brault³, mais c'est souvent, aussi, une grande proximité de la version française avec l'original qui s'est imposée, révélant une part cachée de l'italien dans notre langue, où le chant craint trop de s'exprimer dans la voix, prenant le détour de l'écrit, de la trace, qui s'effacent ici devant le souffle, apparemment plus naturel à Dante alors que Ronsard ou Racine ne l'ont jamais renié ni fui. Des écrivains aguerris, d'autres, dont les œuvres s'imposent aujourd'hui, et de plus jeunes, qui commencent à publier, se sont attaqués à ce défi : faire résonner la langue italienne dans la leur avec les accents poétiques les plus divers, sans jamais oublier les oreilles françaises auxquelles ce son se destine ni la mémoire et la sensibilité québécoises auxquelles s'adresse le sens

3. *Poèmes des quatre côtés*, Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1975.

multiple qu'il engendre. La plupart des poètes italiens ont collaboré à la version française de leurs poèmes, parfois au travers d'un échange nourri avec leur traducteur. Francis Catalano et Marc André Brouillette, fins connaisseurs de l'italien, ont apporté leur aide à quelques-uns d'entre nous : Gilles Cyr, Danielle Roger et moi-même avons largement bénéficié des conseils du premier, alors que Paul Bélanger a étroitement travaillé avec le second. Jacqueline Royer-Hearn a par ailleurs reçu l'aide, précieuse, d'Anélie Polverini-Bubalo et de Roberta Maccagnani.

Ce projet n'aurait pu voir le jour sans l'apport de Daniele Pieroni, avec qui j'ai déjà eu l'occasion de collaborer à une brève anthologie de la poésie québécoise en Italie⁴. Le présent numéro de Liberté se veut l'écho de cette première collaboration. Que Daniele Pieroni soit remercié ici, pour cette précieuse contribution à une meilleure connaissance de la poésie italienne au Québec et de la poésie québécoise chez lui.

Pierre Ouellet

4. Pour la revue *Ritmica* (Roma, A. S. Edizioni, n° 8, 1992), où ont paru des poèmes de Louise Bouchard, Francis Catalano, François Charron, Gilles Cyr, Louise Dupré, Robert Melançon, Fernand Ouellette, Yves Préfontaine, Michel Van Schendel et moi-même.